

## Une statue qui parle

Traducteur: Enrico Tadler

Une jeune fille, une chaise vide. Ses poings sont serrés : elle semble déterminée. Et elle est déterminée, elle a pris une décision ferme. Elle veut rompre son silence. Elle est prête à te raconter les crimes commis pendant la guerre d'Asie-Pacifique (1931-1945) contre les « femmes de réconfort » – des femmes destinées à « réconforter » les soldats avec leur corps. Tu ne veux pas t'asseoir avec elle et écouter ce qu'elle a à raconter ?

À l'âge de 17 ans, **Kim Sundeok**, originaire de Corée, a été séduite par une publicité d'infirmières japonaises et a passé plusieurs années dans un « poste de réconfort » avant de pouvoir s'enfuir en 1940. **Mardiyem**, de Java, avait 13 ans lorsqu'on lui a promis de participer à une production théâtrale à Bornéo. Elle aussi a finalement été trompée et conduite dans un « poste de réconfort ». **Tsai Fang Mei**, de Taiwan, avait également 13 ans lorsque des soldats japonais l'ont enlevée. Le jour, elle servait dans les baraquements en faisant la cuisine et le ménage ; la nuit, elle était forcée de servir les soldats japonais comme « femme de réconfort » dans une grotte à Hualian.



© Stefan Hopf

Statue de la Paix, conçue par le couple d'artistes sud-coréens Kim Seo-Kyung et Kim Eun-Sung

**Shen Chung Ah Ma** raconte sa souffrance : « J'ai souvent l'impression que ma vie s'est arrêtée le jour où je suis devenue une esclave sexuelle ». Après avoir été maltraitée, elle allait souvent dans les montagnes avec une amie survivante pour pleurer, car personne ne devait savoir ce qu'elles vivaient.

Le nombre de femmes concernées est difficile à déterminer, notamment parce que le gouvernement japonais a détruit après la guerre la plupart des documents relatifs à cette affaire dans le cadre d'une politique de déni. Yuki Tanaka, professeur d'histoire à l'université d'Hiroshima, parle de 80 000 à 100 000 « femmes de réconfort », ce qui signifie qu'une « femme de réconfort » devait « réconforter » en moyenne 35 soldats. Jour après jour. Et jusqu'à présent, le camp conservateur de droite au Japon affirme que les « femmes de réconfort » entraient dans les « postes de réconfort » volontairement et sans contrainte.

Plus de la moitié des femmes victimes de la traite étaient mineures au moment de leur « recrutement ». **Shen Chung Ah Ma** raconte qu'elle était si jeune au moment de son enlèvement qu'elle ne savait pas encore que les rapports sexuels pouvaient entraîner une grossesse. De nombreuses femmes ont fait des fausses couches ou ont dû avorter, mais la grossesse ne les a pas protégées contre d'autres violences sexuelles. Après la fin de la guerre, de nombreuses « femmes de réconfort » ont été tuées, tandis que les survivantes gardaient le silence par crainte d'être désavouées par leurs communautés respectives.

Ce n'est qu'en 1990 qu'un mouvement transnational s'est formé, prenant racine en Corée du Sud. Le mouvement a exigé que justice soit rendue aux « femmes de réconfort » et a fait campagne contre les violences sexuelles de guerre ([The Korean Council](#)). En 1991, l'allocution télévisée de l'ancienne femme de réconfort **Kim Hak-Sun** a encouragé de nombreuses autres femmes à se manifester publiquement et à témoigner : Le long silence était enfin rompu.

Depuis 1992, sous l'égide du Conseil coréen, des manifestations ont lieu tous les mercredis devant l'ambassade du Japon à Séoul – et ce jusqu'à aujourd'hui. L'objectif des participants ? La reconnaissance officielle des « femmes de réconfort » et de leurs souffrances infligées par l'armée japonaise.



© Pudmaker / 2012 년 개천절 수요시위 / CC-BY-SA-3.0

La statue de la Paix en bronze à Séoul est un lieu de rencontre important pour les protestataires le mercredi.

En 2011, les manifestants de Séoul ont accueilli une nouvelle participante : Une jeune fille et à côté d'elle une chaise vide. Ses poings sont serrées. Elle devrait te sembler très familière. La statue de la paix en bronze qui soutient les manifestants en Corée du Sud chaque mercredi a été conçue par le couple d'artistes sud-coréens Kim Seo-Kyung et Kim Eun-Sung. Tout comme la statue de la paix à côté de laquelle tu es assis en ce moment, elle veut nous rappeler que nous ne pouvons pas ignorer le passé.

Le souvenir reste douloureux pour les personnes concernées ; ainsi **Kim Hak-Sun** décrit-elle : « Chaque fois que je pense à cette période, j'ai le cœur serré et je ressens toujours de la peur ». Mais ce sont justement les souvenirs douloureux qui ne doivent pas être oubliés. Car ce sont de tels souvenirs qui encouragent les gens à raconter leur souffrance ; des souvenirs qui doivent être préservés pour les générations futures afin d'éviter que cela se reproduise. Et c'est précisément le but de cette statue : faire partie de la culture du souvenir. Un mémorial pour la violence envers les femmes et les crimes de guerre. Un monument pour montrer que l'histoire ne peut pas être dissimulée et qu'on

ne peut pas faire taire les victimes. Du moins lorsque la société civile se mobilise et s'engage sans relâche dans ce sens.

Et c'est précisément notre souhait : faire entendre les voix. Nous partageons ainsi la préoccupation de courageux activistes du monde entier qui s'engagent depuis des décennies dans ce sens. Même quand – surtout quand – un gouvernement entier leur est hostile et tente de retirer toutes les statues érigées. Ainsi, depuis l'érection de la statue de la paix à Berlin en septembre 2020, la question de savoir si celle-ci peut être maintenue fait l'objet d'un débat permanent. La pression exercée par la politique étrangère japonaise a déjà empêché l'érection d'autres statues de la paix dans d'autres lieux publics en Allemagne.

À Leipzig non plus, nous n'avons pas réussi à ériger une version en bronze de la statue – cette statue de la paix à côté de laquelle tu es assis et dont tu peux écouter les histoires : **elle est assise à côté de toi aujourd'hui seulement.** Ne l'oublie pas !

Korea-Verband e.V. (n.d.). *Biographien von Zeitzuginnen*. <https://www.koreaverband.de/trostfrauen/zeitzeuginnen/> (Zugriff am 14.05.2022).

Han, N. J.-H. (Hrs.) (2019). *Überlebende brechen das Schweigen: Katalog anlässlich der Dauerausstellung Die „Trostfrauen“ und der gemeinsame Kampf gegen sexualisierte Gewalt, im Rahmen des Museumsprojekts MuEon DaEon*, Berlin: Korea-Verband e.V.

Mladenova, D. (2022). *The Statue of Peace in Berlin: How the Nationalist Reading of Japan's Wartime "Comfort Women" Backfired*. 20(4), <https://apijif.org/2022/4/Mladenova.html>.

Nishino, R. (2020). Forcible Mobilization. In R. Nishino, P. Kim & A. Onozawa (Hrs.), *Denying the comfort women: The Japanese state's assault on historical truth*, 40–63. New York & London: Taylor & Francis, <https://doi.org/10.4324/9781315170015>.

Tanaka, Y. (2019). War, Rape and Patriarchy: The Japanese Experience. In G. Zipfel, R. Mühlhäuser, & K. Campbell (Hrs.), *In Plain Sight: Sexual Violence in Armed Conflict*, 30–51. New Delhi: Zubaan Academi.

Yoshimi, Y. (2003). Das Problem der ‚Trostfrauen‘. In S. Richter & W. Höpken (Hrs.), *Vergangenheit im Gesellschaftskonflikt. Ein Historikerstreit in Japan* (97–117). Köln: Böhlau.